

MÉMOIRE partagée

Un éclairage sur le passé, un témoignage pour l'avenir

Se souvenir ensemble de ***Simonne et Jules***



Recueil de souvenirs réalisé d'octobre à décembre 2022, grâce à la participation de Monique, Viviane, Yolande et Patricia, leurs filles, et Pascal, Stéphane, Isabelle, Angélique et Lætitia leurs petits-enfants. Les photos ont été mises à disposition par les participants.

SIMONNE LECOUCPEUR
(1927-2010)



La famille qui l'a vue naître

Simonne est née le 22 décembre 1927 à Déville-lès-Rouen, en Normandie, de l'union de Marguerite FANNY et de Maurice Hippolyte Jean LECOUCPEUR. Troisième enfant du couple, elle est née après Clotilde et André, et avant Raymond.

Mais comme le montre l'arbre généalogique, l'histoire ne fut pas si simple. Au jour du mariage, le 1er mai 1924, la jeune Marguerite à peine majeure était mère célibataire d'un petit garçon de deux ans (Georges, dont le père n'était pas connu) et enceinte de huit mois. La petite Clotilde naitra rapidement après. De son côté Maurice Lecoupeur était veuf et père de trois enfants (Yvonne, neuf ans – Jacques, six ans – Madeleine quatre ans). Les jeunes mariés (elle, vingt-deux ans et lui, trente-six ans) s'unirent à la mairie de Déville lès Rouen, déjà entourés des quatre enfants nés d'une autre relation !

Sa mère

Marguerite Fanny était une enfant trouvée sur le parvis d'une église de Nice, le 9 mai 1902. Ce nom de famille était celui très largement donné aux bébés abandonnés de la ville. La famille raconte qu'elle était vêtue de vêtements de qualité, dans un joli couffin, ce qui laissait penser qu'elle était le fruit d'un couple plutôt aisé. Déclarée par un tapissier et un pharmacien, on connaît le nom de l'accoucheuse : Ferrand Victorine.

L'orpheline avait retrouvé la sage-femme, mais celle-ci tint sa promesse de garder pour elle l'identité de sa mère, jusque dans sa tombe. Signe qu'elle aurait probablement été grassement payée

pour se taire ou contrainte à protéger la réputation d'une famille puissante locale... Ainsi, elle ne connut jamais ses origines malgré ses investigations. On peut imaginer que sa famille biologique fut niçoise, corse ou italienne. Visiblement, Marguerite en aurait gardé le caractère.

Abandonnée à Nice, mariée en Normandie, cela laisse penser que l'assistance publique l'a placée chez une nourrice. Parcours typique de l'orphelin de l'époque. Bien des jeunes filles dans son cas ont été engrossées par le patron sans en assumer la paternité. Ce jeune Georges, conçu alors qu'elle était mineure, pourrait bien avoir été l'un de ces enfants illégitimes. Né à Mont-Saint-Aignant juste à côté de Déville, il ne sut jamais rien de son père.

Marguerite n'était pas commode avec sa trentaine de petits-enfants, en tous cas avec ceux de Simonne qui ne la voyaient pas souvent et ne la connaissaient finalement pas très bien. Elle était pourtant leur seul grand-parent « biologique » encore vivant, mais ils n'ont pas trouvé à ses côtés la tendresse espérée. Il est vrai que cette grand-mère avait donné naissance à sept enfants (la dernière à l'âge de quarante ans !) mais en avait élevé dix. La vie avait été dure, sans beaucoup d'élans de tendresse à cette époque. Mère célibataire puis mariée à trois reprises (1924-1934, 1947-1957, 1963-1986), trois fois veuve, elle ressemblait un peu à Mme Rosa, jouée par Simone Signoret, dans « La Vie devant Soi » (à la différence qu'elle n'était ni prostituée ni juive, évidemment). Comme elle, elle portait les stigmates d'une existence ballottée par un siècle marqué par deux guerres mondiales. Elle est décédée le 13 octobre 1987 à Bourges, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans.

Rare souvenir d'elle, Patricia avait récupéré sa salle à manger. Lætitia en emporta un élément en bois avec son plateau de marbre pour y faire des confiseries, mais il ne résista pas au déménagement.

Son père

Maurice, Hippolyte Jean LECOUCPEUR (1888 – 1934) a travaillé à la Manufacture des Tabacs à Paris, comme représentant de commerce, puis chef d'atelier. Il est décédé du tétanos (officiellement).

Pendant la Première Guerre Mondiale, il était dans le 118^e régiment d'infanterie. Il en était revenu avec une dizaine de blessures, dont une balle près du cœur qui n'a pu être extraite.

Simonne, lorsqu'elle parlait de lui, disait : « pour trouver mon père à jeun, il fallait se lever de bonne heure, et encore il n'était pas désaoulé de la veille ». Il faut dire que tous les soldats (surtout ceux qui allaient au « front ») avaient été drogués car, sans ça, ils n'auraient jamais accepté d'être de « la chair à canon ». De ce fait, nombreux sont ceux qui sont devenus alcooliques, et ont gardé pour eux les horreurs vécues.

A son décès en 1934, sa femme Marguerite (notre grand-mère) a découvert qu'il gagnait le double de ce qu'il lui donnait pour élever les enfants (sept à l'époque). Rancœur et déception, on l'imagine...

Son beau-père

A l'âge de sept ans Simonne fut orpheline de père. Elle devint grande sœur deux fois encore à douze et quinze ans (Christiane en 1939 et Monique en 1942).

A l'âge de vingt ans (1947), alors qu'elle devenait mère, elle vit sa mère se marier une seconde fois, avec Edouard Coudeyras

(1898-1957). Veuf depuis 1938, peu avant que Marguerite ne mette au monde Christiane, Edouard n'avait pas mis longtemps à trouver une nouvelle mère à ses enfants. Lui-même avait été l'enfant d'une jeune mère célibataire, née Bonneville, son nom de famille Coudeyras lui avait été donné par le nouveau mari de sa mère qui le reconnut.

Monique témoigne d'un souvenir particulier de cette période, daté de l'année de ses dix ou onze ans, alors qu'elle passait ses vacances à Vitry-sur-Seine chez ses grands-parents. Ayant aperçu une collection de revues sur la Seconde Guerre Mondiale dans leur chambre, sa grande curiosité la décida à percer le mystère de cette guerre qu'elle ne connaissait pas. Les grands-parents partis pour quelques heures, occupée à des affaires de petite fille et restée sous la surveillance des deux tantes Christiane et Monique, elle attendit sagement que les jeunes filles montent dans leur chambre pour se maquiller, essayer leurs vêtements, se les échanger... Elle profita de ce moment sans surveillance pour visiter la chambre des grands-parents, au rez-de-chaussée, comme la sienne.

Le tiroir du bas de l'armoire fut une boîte de Pandore. Ouvert avec le moins de bruit possible, Monique y découvrit les revues qu'elle feuilleta les unes après les autres. Une fenêtre ouverte sur la folie, l'horreur des charniers, des pogroms, en fait, le tragique de la guerre. Oubliant le temps qui filait, elle se laissa surprendre par les deux tantes qui la dénoncèrent au repas.

Cette terrible découverte faite bien jeune abîma sa confiance envers l'humanité, les gouvernements qui décident de rentrer en guerre, manipulent, mentent, surtout au XXIème siècle. Mais comme disaient Jules et Simonne : « C'est de la bonne lessive (pour cogiter) et tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir. »